Et, le terrassant, il lui enfonça deux fois dans la poitrine le tiers-point qu'il tenait à la main. L'infortuné bimbelotier a été transporté à l'hôpital Saint-Louis dans un état des plus graves. Quant au forcené, il a soutenu une lutte désespérée contre les gardiens de la paix appelés pour l'arrêter et qu'il prenait pour une bande de Kongouses. Malgré sa résistance, il a été arrêté sans avoir pu causer de nouveaux malheurs et conduit à l'infirmerie du Dépôt.

UNE DUPE RECALCITRANTE. — Depuis quelques jours, les clients d'une piscine publique, rue Hébert, se plaignaient de nombreux larcins commis dans leurs cabines, pendant qu'ils goûtaient les plaisirs de la natation. Malgré tous les efforts des employés de l'établissement, les filous restaient introuvables. Hier, un nouvel amateur se présenta, bedonnant, rasé, haut en couleur, l'air jovial et un tantinet balourd, étalant sur sa bedaine une énorme chaîne d'or, les doigts chargés de bagues. Comme on lui conseillait de mettre toute sa bijouterie en dépôt au contrôle, il se mit à rire niaisement : « Faut pas m' la faire, les aminches, c'est pas parce qu'on est de la Ferté-sous-Jouarre qu'on est plus bête qu'un Parisien. Les histoires de voleurs, j'y crois plus; tout ça c'est des inventions de journalisses ! » Il dit et déposa ostensiblement dans sa cabine montre, chaîne, joyaux, plus un portemonnaie et un portefeuille qui semblaient bien garnis. Quelques instants après, il piquait une tête majestueuse! A peine était-il dans l'eau, que les détrousseurs raflaient tout son saint frusquin, en riant sous cape de la sotte confiance du provincial. Mais leur hilarité ne fut pas de longue durée. Ils n'avaient pas fait quatre pas dans la direction de la sortie que des poignets solides s'abattaient sur eux. Le soi-disant benêt n'était autre qu'un agent de la Sûreté, envoyé par M. Hamard pour servir d'appeau aux voleurs.

Pendant qu'il prenait ses ébats dans l'eau, ses camarades surveillaient de loin l'entrée de sa cabine. Les trois individus arrêtés sont trois jeunes drôles de dix-huit à vingt ans, Rosez, dit Rosebif, Papin, dit la Chaudière, et Saigneur, dit Monseigneur.

CRIME OU SUICIDE. — Jarton, gardien de nuit, a été trouvé, ce matin, pendu à une poutre dans une maison en construction qu'il surveillait, 11 bis, rue d'Auteuil. Le pauvre diable n'ayant jamais manifesté aucune velléité de suicide, le commissaire de police du quartier penche à croire qu'il a été, comme cela arrive assez souvent aux veilleurs de nuit, victime d'une de ces bandes de malfaiteurs qui adoptent assez volontiers le quartier du Point-du-Jour comme centre de leurs opérations.

SUICIDE D'UN SOLDAT. — Un cavalier du 11e cuirassiers, nommé Gustave Lesaint, né à Rieux (Nord), âgé de dix-neuf ans et demi, engagé volontaire, était en prévention de conseil de guerre pour avoir frappé, dans la rue, un brigadier de son régiment.

Samedi soir, après avoir brisé la gâche du verrou qui fermait sa cellule, il s'apprêtait à prendre la fuite, lorsqu'il fut surpris par l'adjudant de semaine qui le fit incarcérer dans un autre local.

Hier matin, vers dix heures et demie, le brigadier de garde, qui lui faisait porter sa soupe, le trouva pendu avec sa ceinture en cuir, qu'on avait oublié de lui retirer, et qu'il avait accrochée aux barreaux de l'imposte au-dessus de la porte.

MARI MEURTRIER. — Un employé de la Compagnie du Midi, nommé Brassac, en congé de convalescence à Saint-Léger de Peyre, près Marvéjols, vient de tuer sa femme à coups de couteau dans les circonstances suivantes.

En arrivant de Tournemire où il avait passé quelques jours, Brassac se rendit au domicile des parents de sa femme, et, apprenant que celle-ci était aux champs occupée à garder des moutons, alla la rejoindre. Quelques instants après sa femme arrivait chez sa mère et déclarait que son mari venait de la frapper avec un couteau. Presque aussitôt la malheureuse tombait pour ne plus se relever; elle avait reçu quatre coups de couteau, dont trois dans la région du cœur.

Quant au mari meurtrier, son crime accompli, il se sauva dans les bois où la chasse lui fut donnée. On le trouva quelques heures après, se baignant tranquillement dans la rivière. Appréhendé par des paysans, il se laissa conduire à Marvéjols sans résistance. On le croit irresponsable.

ARRESTATION D'ASSASSIN PRÉSUMÉ. — Une dépêche d'Oran annonce l'arrestation, dans cette ville, du nommé Pramondon, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait été relâché, faute de preuves, après avoir été mis en état d'arrestation sous inculpation de l'assassinat, à Lyon, d'une dame Behard. Un autre individu, surnommé le Mexicain, arrêté également, avait reconnu qu'il faisait le guet tandis que Pramondon accomplissait son crime.

Pramondon fut de nouveau recherché et on apprit que, mis à la disposition de l'autorité militaire, il avait été dirigé sur Toulon en attendant le moment où il serait expédié sur le dépôt du régiment étranger. C'est à ce dépôt qu'il a été, pour la seconde fois, mis en état d'arrestation.

L'INCENDIE DE L'ARSENAL DE TOULON. — Hier, à onze heures, un incendie qui devint bientôt d'une violence inouïe, s'est déclaré à l'arsenal principal de la marine. Le tocsin fut sonné aussitôt par l'horloge de l'arsenal, et tous les chefs de services, les officiers, les marins, les fonctionnaires, les ouvriers sont accourus en toute hâte, pendant que le major général et le préfet maritime prenaient toutes les dispositions pour arrêter les progrès du feu. Une immense colonne de flammes monta dans les airs gagnant l'immense bâtiment comprenant les ateliers des mouvements généraux, la section du charpentage, où étaient les huiles grasses et les étoupes, et la section de la garniture, avec ses cuirs, ses poulies et ses ferrures. Au-dessus est la vaste salle à tracer, ayant plus de cent mètres de long sur cinquante de large, où, en 1893, eut lieu le grand bal offert aux officiers russes.

Sous les deux cales situées à droite et à gauche de cet immense bâtiment, se trouvent des torpilleurs, des vedettes en réparation. A peu de distance est l'usine électrique qui fournit l'éclairage à tout l'arsenal et qu'on a eu grand'peine à préserver.

La section de « la garniture » et celle du charpentage ont été détruites, ainsi que la vaste salle à tracer.

Les pertes atteindront peut-être deux millions.

Cet incendie rappelle ceux qui, il y a quelques années, dévorèrent les bâtiments de la scierie mécanique au Mourillon et ceux, à l'arsenal proprement dit, des ateliers des machines et grand outillage.

Les bâtiments dévorés par le feu ne sont plus ce matin qu'un lamentable amas de décombres fumants, de ruines calcinées sous lesquelles couve encore un vaste brasier. La puissance et l'activité des flammes étaient telles que les cornières les plus épaisses ont été tordues; en certains endroits, des tiges entières de fer rougies à blanc finissent par se fondre.

On n'a rien pu sauver : ni archives, ni comptabilité, ni matériel, ni approvisionnements.

Le sinistre s'est exactement produit sous les deux cales Vauban. On croit qu'il a pris naissance dans un petit baraquement au milieu des bois en dépôt. Les flammes se sont développées comme une traînée de poudre.

Il y a plusieurs blessés; parmi eux, deux le sont sérieusement : c'est Paul Bernard, matelot de la *Couronne*, et Martin Pierre, canonnier de l'artillerie coloniale.

On ne sait rien encore de la cause du sinistre; c'était jour de repos, hier, et les ouvriers n'étaient pas là.

UN INCENDIE EN BELGIQUE. — Un incendie a détruit hier neuf maisons ou fermes, à Nandrin, petite localité du Condroz à quatre lieues de Liège.

Le feu a pris par combustion spontanée dans une remise de blés, comme toujours engrangés trop tôt. Bientôt la ferme, sept maisons contiguës et le bureau de poste ne formaient plus qu'un immense brasier. Les habitants se multiplièrent pour organiser des secours, mais sans pompe et sans pompiers, ils ne pouvaient rien faire. On demanda le concours des établissements Cockerill qui s'empressèrent d'envoyer une équipe avec la grosse pompe à vapeur attelée de cinq chevaux qui gravirent au galop la côte de 20 kilomètres et arrivèrent à Nandrin en une heure trois quarts. Autre mésaventure : l'eau manquait. Mais le marquis Impériali donna ordre de vider tous ses viviers.

Le sauvetage fut très pénible. Tout l'effort consista à préserver les maisons non encore atteintes par le feu. On estime à 150,000 francs l'importance du désastre; bien peu de victimes étaient assurées.

VARIÉTÉS

UN ÉMIGRÉ AU SERVICE DE L'EMPEREUR

Souvenirs militaires d'Hippolyte d'Espinchal publiés par Frédéric Masson et François Boyer. 2 vol. Paris, Ollendorff.

I

Quand on parle des déboires éprouvés sous la Restauration par les officiers de l'Empire, retraités, réformés, ou en demi-solde, on se représente, naturellement, l'officier patriote avant tout, mêlant dans un même culte la République et l'Empire. Beaucoup de ceux-là, après avoir frondé et conspiré de 1816 à 1830, reprirent du service sous Louis Philippe, et, quelques-uns, les plus qualifiés ou les plus politiques, finirent à la Chambre des pairs. Il en est d'autres, infiniment moins nombreux, que le retour des Bourbons plaça dans une situation, moins précaire sans doute, mais plus difficile, et tout aussi douloureuse; ce sont les officiers d'origine royaliste, ralliés à l'Empire, par vocation militaire ou par intérêt, pour faire carrière de grades ou pour obtenir la restitution de leurs biens séquestrés. Plus d'un s'était attaché de cœur et de reconnaissance à la personne de Napoléon; tous tenaient au service, au corps, et l'esprit de corps, si puissant dans les armées impériales, finit par l'emporter sur l'esprit de caste. Il y eut là des conflits de devoirs, de sentiments surtout et de passions, assez peu étudiés jusqu'à présent. On a usé, à force d'en tirer des épreuves sur tout papier l'aventure de Mlle de la Seiglière et de Bernard Stamply. Jules Sandeau, qui l'inventa, la dénoua deux fois de façon différente, l'une tragique, dans le roman qui inclinait alors aux conflits désespérés, l'autre douce, pour le théâtre qui s'est toujours plu aux solutions consolantes, solutions de tout repos, au moins pour la nuit qui suivra la représentation.

Les *Mémoires* que j'ai sous les yeux ont un avantage, ils ne finissent point, ou plutôt ils s'arrêtent à l'heure justement où la crise commencerait. Ils sont pleins des notes les plus personnelles et les plus caractéristiques, sur l'état d'âme du héros à cette heure où, selon la métaphore consacrée, il rentre dans ses foyers, où l'imagination tout orageuse encore, il va se trouver, lui, un des héros de l'Epopée, en compagnie de ceux qui la ravalent, rejeté dans le roman mesquin, dans les « scènes de la vie de province », en compagnie de gens qui dénigrent ou nient la légende de *Victoires et conquêtes*, traitent l'empereur d'ogre corse, rejettent Napoléon dans le clan des Buonapartes et la Grande Armée dans l'histoire générale des brigands. Ce n'est plus Bernard Stamply, fils de paysan, épris de la fille du marquis, c'est le propre fils du marquis, qui revient en sa famille, en son monde, en sa demeure, y cherche sa place, ne la trouve plus, et se voit plus étranger dans le manoir paternel que naguère lorsqu'il entrait au service, parmi les *Spartiates du Rhin* et les vétérans de la République. Ils avaient découvert une France nouvelle où chacun ne comptait que pour sa valeur. Ils retrouvent une France intruse chez soi-même et où ils se jugent déclassés partout, ici, parce qu'ils ont servi l'*autre*, là parce qu'ils ne partagent ni les injustices ni les proscriptions de leurs anciens camarades.

II

Hippolyte d'Espinchal, fils d'un maréchal de camp des armées de Louis XV, entra, à quatorze ans, dans la cavalerie des princes, et fit la guerre des émigrés, service russe et service anglais, jusqu'à l'époque où son corps fut dissous, après la bataille de Hohenlinden. En 1802, sa famille rentra en France et obtint de Bonaparte la restitution de ses biens non vendus. Mme d'Espinchal avait connu Mme de Beauharnais, Joséphine protégea les fils. Hippolyte était galant, ardent, empressé; il savait plaire et il en avait fait de fréquentes et de délectables expériences en Pologne et à Naples, sans compter les fortunes du chemin. Il continua à la cour impériale et il eut l'art ou le bonheur de joindre, en ses relations féminines, l'utile à l'agréable. « Mme de Visconti a eu des amants et beaucoup d'amis; j'ai été assez heureux pour être de ces derniers. » Parmi les amants, on sait que Berthier tenait le titre, et, en partie, l'emploi, qui ne laissait point d'offrir des charmes au titulaire, et, par contre-coup, des avantages aux jeunes amis de la dame. « La reine Hortense a eu l'intime bonté de m'admettre à ses soirées, qui finissent presque toujours par la danse, où je suis un de ses valseurs. Je vais aussi chez la princesse Borghèse, dont la beauté est remarquable, et qui aime le plaisir comme une Italienne : aussi ses soirées sont-elles un peu décolletées et d'un genre tout à fait différent de celles chez la reine. »

L'engagement d'Hippolyte d'Espinchal et de son frère n'emporta point de longues formalités. Ils furent présentés, entre Austerlitz et Iéna, à Napoléon, qui leur dit : « Vous portez un nom militaire, et vous êtes, m'a-t-on dit, petits-neveux du célèbre maréchal de Villars; il faut faire comme vos pères. — C'est notre vœu le plus ardent, sire! — C'est très bien; je compte sur votre fidélité et votre dévouement. — Oui, sire, toujours ! » 6,405 lieues de pays, cinq blessures, sept chevaux tués sous lui, voilà les gages que fournit l'ancien cavalier de Condé, de 1807 à 1814.

Il faut bien, qu'avant d'arriver aux épisodes douloureux de la fin, je m'arrête, au passage, à quelqu'un de ceux qui font que les romans d'aventures de ce temps, légers, galopants, troussés et libertins, pas toujours avec esprit — ne donnent qu'une image de librairie, une estampe, très accommodée, de la vie. D'Espinchal servait à l'armée d'Espagne depuis janvier 1812. Y était-il allé de son plein gré? En tout cas, *on* ne l'y avait pas vu partir sans chagrin. *On* était une « belle et honnête dame », dont le galant et aimable gentilhomme ne dit que ceci, qui suffit à des conjectures flatteuses pour son amour-propre, mais ne suffit pas à autoriser des conjectures indiscrètes : « depuis les premiers temps de mon entrée au service, dominé par une influence à laquelle j'étais loin de vouloir me soustraire, mais qu'il eût été dangereux de laisser connaître... » L'influence engagea d'Espinchal à passer à l'armée du prince Eugène, en Italie. Il quitta Madrid, en déroute, après la bataille de Vittoria, 21 juin 1813. Le roi Joseph y perdit ses bagages, et jusqu'aux moyens de changer de linge. Dans le cortège dispersé de la cour nomade, figurait une Mme Nancy Desrieux, belle, distinguée, élégante, femme d'un administrateur des vivres. A Madrid, elle passait pour recevoir clandestinement « un illustre personnage, qui, disait-on, en était fort épris, et l'avait même autorisée à mettre sa voiture dans les rangs des équipages royaux ». M. Desrieux dans la bagarre, laissa la belle à la garde d'un sous-officier du train qui la prit en croupe; un obus le tua. Recueillie par des dragons qui la mirent sur le siège d'un fourgon, la charmante et touchante Nancy arriva, plus morte que vive, vêtue d'une robe de gaze, en déshabillé de voyage d'été, sa chaussure déchirée, enfin dans un état vraiment pitoyable, au bivouac de d'Espinchal. Il la recueillit, la réchauffa à son feu, la réconforta de discours respectueux, tendres, galants et... d'une très humble soupe de pommes de terre; puis il l'enveloppa de son manteau, disposa sous sa tête son portemanteau en guise de traversin et s'établit près d'elle, ému par son infortune, davantage par sa beauté et se figurant avec quelque dépit, qu'elle rêvait à son boudoir de Madrid, « où, sur les coussins de cachemire, un prince lui prouvait son amour. »

Il est probable qu'elle rêva d'autre chose, car le 26 juin, après une chevauchée, plus ardue que romanesque, le couple, pourvu d'une excellente voiture, entrait à Bayonne et s'arrêtait à l'*Hôtel de l'Empire*. La belle y demeura trois jours « dans la plus douce intimité », à « réparer les avaries de sa toilette ». D'Espinchal continua sa route vers Bordeaux, où ils se retrouvèrent, à l'*Hôtel de la Providence*. Ils y séjournaient depuis une semaine, et d'Espinchal « s'enivrait des derniers instants de bonheur dont il devait jouir près de la gracieuse et séduisante Nancy », lorsqu'un soir quelqu'un le fit demander, non sans mystère, voulant parler à sa personne. N'imaginez point qu'il s'en trouva troublé le moins du monde, où qu'aucune appréhension sinistre de retour de mari traversa son esprit. Ce serait méconnaître un cavalier de l'empire, la facilité des mœurs du temps et la fidélité de l'honorable administrateur Desrieux à vérifier les rentrées de sa caisse.

La personne se nomma : « M. le commandant, je suis le courrier français Gaudin qui, en 1807, eut l'honneur de vous remettre des dépêches à Berlin et à Kœnigsberg. » Ce courrier « de Cythère » apportait un ordre de partir, en hâte, mais non point précisément de partir pour la guerre. « Il me remit une lettre que je brûlai après l'avoir lue. » « J'annonçai à ma belle compagne l'obligation de remplir une *mission importante, dont je ne pouvais préciser* le retour, et je la quittai avec un chagrin d'autant plus vif qu'il était présumable que je la pressais sur mon cœur pour la dernière fois. »

Puis il monta en chaise de poste, et l'espérance de l'accueil, à l'arrivée, l'aida, sans aucun doute, à secouer les tristesses de la séparation. Il descendit rue d'Anjou, « chez une dame d'un certain âge, dont il reçut l'accueil le plus empressé ». Il se revêtit d'habits civils : le bon Galand, en ses *Mille et une Nuits*, ne manquerait pas d'ajouter que la duègne le conduisit au bain, où il se parfuma d'essences exquises; une voiture le conduisit au lieu où il était attendu. « Après avoir passé trois jours sous le charme d'une liaison intime avec une jeune femme adorable par toutes ses qualités personnelles, je partis, emportant dans mon cœur le souvenir ineffaçable des soins et des attentions délicates dont j'avais été l'objet, auquel se joignait une reconnaissance véritable et profonde. » Il était, en effet, selon son vœu, nommé à l'armée d'Italie et recommandé tout particulièrement au vice-roi.

III

Le 12 décembre 1813, d'Espinchal se flattait encore « qu'avec l'assistance du roi de Naples, ils iraient à Vienne inviter l'empereur d'Autriche à y revenir. » Mais l'assistance du roi de Naples passait aux ennemis et voilà déconcerté ce mouvement tournant qui n'eût, certes, manqué ni d'audace ni de grandeur. D'Espinchal juge, avec indignation, comme toute l'armée, « l'infâme trahison de Murat ». C'est un jugement qu'il faut retenir au moment où il va lui-même, non certes trahir l'empereur, mais revenir aux Bourbons. Les débris de l'armée d'Eugène évacuent l'Italie, comme l'armée républicaine, en 1797, au milieu des cris de mort et des insurrections. Lodi, Pavie, étapes de la première conquête, dix-huit ans auparavant; Pavie toujours inhospitalière, Lodi et son fameux pont qu'il faut passer à rebours, les Autrichiens à ses trousses. Le 23 avril, d'Espinchal écrivit à son père, l'ancien maréchal de camp : « Le nouveau gouvernement qui va s'établir sera sans doute assailli par une foule d'intrigants toujours prêts à se prosterner au lever d'un pouvoir naissant; mais je croirais manquer à ma conscience, à mon honneur et à la dignité de moi-même, si j'accourais solliciter des faveurs, en oubliant si vite la reconnaissance de celles dont j'étais l'objet. Je resterai donc tranquille spectateur de la grande curée qui doit être commencée; relevé par l'empereur du serment que je lui avait prêté, je servirai le roi avec la même fidélité et un dévouement aussi constant, et j'attendrai qu'il m'accorde ce que je tâcherai de mériter. »

Ainsi opinaient, dans leur *loyalisme*, les jeunes gentilshommes, revenant à la royauté comme ils revenaient en France, par le formidable détour de Moscou, de Madrid et de l'Italie napoléonienne. Louis XVIII aurait trouvé, parmi eux, belle matière à se créer des serviteurs de la France. Mais la monarchie de 1814 ne fut qu'une rentrée d'émigration, une faction au pouvoir, une revanche beaucoup plus qu'une restauration.

L'armée en fut la première victime, et elle le fut de la populace avant de l'être des « intrigants ». C'était toute la Révolution qui se retournait sur elle-même et recommençait à l'envers. En 1789, on obligeait les officiers à crier : *Vive la nation !* Le *v.ve le roi !* encore officiel, passait aux oreilles populaires pour un cri de trahison. En Avignon, où d'Espinchal et ses chasseurs doivent tenir garnison, quatre membres du conseil municipal les exhortent, aux portes de la ville, « à la concorde et union » avec les habitants. Les habitants, ou plutôt ceux qui s'arrogeaient le droit de les représenter, ne laissent pas à d'Espinchal le temps de répondre. « Un homme de haute taille, à la figure rude, expressive et féroce, suivi d'une douzaine de coupe-jarrets, lui adresse la parole d'une manière assez brusque et presque menaçante. » C'était — il l'apprit bientôt — un nommé Tristany, massacreur notoire, de la Glacière, devenu démagogue royaliste : — « M. le colonel, nous exigeons avant d'entrer en ville, que votre régiment fasse entendre le cri de : *Vive le roi* ! A bas le tyran Bonaparte ! alors nous l'accueillerons en frères ». La foule se presse autour des hussards, vociférant. Les cavaliers restent, impassibles, le sabre à l'épaule. Alors, d'Espinchal, quand il peut obtenir un instant de silence : ... « Le dévouement du 31e régiment de chasseurs pour le souverain qui nous gouverne sera sans borne, comme il l'a été pour celui qui nous conduisait à la victoire : nos réglements militaires ne nous permettent de proférer aucun cri... » Mais le peuple d'Avignon, en 1814, n'admettait pas plus que celui de Paris en 1789, que crier avec lui et crier comme il voulait, fût faire acte d'indiscipline.

Peu après leur arrivée, les chasseurs escortent la procession de la Fête-Dieu. A côté d'un reposoir, un buste de Louis XVIII, jeté d'une fenêtre, vient se briser sur le pavé. C'est un maréchal des logis du régiment qui l'a lancé, sous le coup d'un transport au cerveau, causé par une ancienne blessure. La foule, tout à l'heure recueillie, s'exaspère : « A mort, le renégat ! »

On veut envahir la maison, massacrer le misérable. D'Espinchal ne le sauve qu'en le faisant traîner en prison. Bravo ! crient les gens. Il sera fusillé, il l'aura bien gagné ! La procession s'achève, et le soir, des « farandoles échevelées » parcourent les rues « au milieu d'une joie aussi effrayante qu'une émeute ».

Ces menaces du peuple annonçaient les injustices du gouvernement. Le régiment des chasseurs fut licencié, les officiers envoyés en congé, libres de solliciter, s'ils avaient des protecteurs. Ils se voient évincés « par des individus n'ayant jamais porté l'épée, qui s'emparent des grades supérieurs au détriment d'anciens et braves militaires couverts d'honorables blessures et de faits glorieux ». Après les Cent jours, une commission d'enquête « prise dans les voyageurs de Gand, fut chargée de prononcer sur le sort des officiers supérieurs, mais Dieu sait comme elle s'en acquitte ! et l'on peut dire avec assurance que les préludes de la seconde Restauration dépassèrent en turpitudes ce qui avait entraîné la catastrophe de la première. » D'Espinchal se jugeait entièrement oublié. Il s'abusait. Un jour, une femme d'une trentaine d'années, belle encore, de mise recherchée, se présente chez lui. Elle est la maîtresse d'un des chefs de division les plus influents du ministère de la guerre. « Je connais, lui dit-elle, toutes les notes qui vous concernent au ministère de la guerre; bien qu'elles soient très honorables et que votre conduite ait été très remarquable dans les dernières circonstances, vous êtes désigné comme conservant les plus intimes relations avec les bonapartistes de l'ancienne armée, ce qui, jusqu'à présent, a été un obstacle à votre nomination ». Mais qu'il avance 15,000 francs, et elle tâchera de vaincre l'obstacle; si elle réussit, elle gardera l'argent; si elle échoue, elle lui remboursera 6,000 francs, gardant la différence pour son courtage. Qu'il était loin de la belle et indulgente Visconti, loin de la route de Friedland, loin de la chaise de poste qui l'emportait de Bordeaux à Paris vers la demeure mystérieuse de la belle inconnue, qui ne lui demandait rien que de l'aimer et payait son amour d'une si précieuse lettre de crédit sur le vice-roi d'Italie! Il refusa le marché, peut-être en même temps la galante marchandise, et laissa partir, le réticule vide, la favorite de M. le chef de division, lequel plaçait, sans doute, à la fois, chez la dame, ses fonds et ses faveurs. Il rentra dans la demeure paternelle, parfaitement déçu de la gloire et des hommes, n'aspirant plus qu'à l'indépendance : « J'en savourerai toutes les douceurs achetées au prix d'illusions évanouies et d'espérances déçues. » Les savoura-t-il ou ne trouva-t-il qu'une déception de plus? Le livre n'en dit rien, car il se ferme sur ces mots, comme ces pièces où l'action étant épuisée et le vide s'étant fait sur la scène, le héros, son manteau en voyage sur le bras, pousse la porte du fond et disparaît derrière le rideau qui tombe.

ALBERT SOREL.

TRIBUNAUX

Les congrégations. — Le tribunal de Marennes avait condamné trois anciens Frères maristes de Royan, ainsi que le chanoine Dionnet, M. Rabot et le baron Oudet, chacun à 50 francs d'amende. La fermeture de l'école libre de Royan avait été ordonnée.

La Cour de Poitiers, a réformé le jugement et acquitté tous les prévenus.

NÉCROLOGIE

M. et Mme Benjamin Bloch ont la douleur de faire part du décès de M. Moïse Bloch, leur père. Les obsèques auront lieu demain mardi, à trois heures et demie précises, 39, rue des Vinaigriers. Il n'est pas envoyé de faire part, le présent avis en tenant lieu. Ni fleurs ni couronnes.

LIBRAIRIE

Les Contes de l'au-delà, sous la dictée des esprits, par Ch. d'Orino. — Le livre dont nous présentons cette semaine au public la 5e édition, est l'œuvre d'un groupe de « désincarnés » qui ont occupé, durant leur vie terrestre, une situation littéraire plus ou moins en vue. C'est un recueil de récits dictés par le P. Didon, Balzac, Dickens, de Maupassant, Feuillet, Renan, Lamartine, Zola, Th. Gautier, etc., à une femme dont la sincérité ne saurait être mise en doute. Ces très curieux récits prouvent l'exactitude de la théorie de l'existence éternelle, ce qui suffit à en montrer l'intérêt. Tous ceux que passionne le spiritisme et même les profanes liront avec curiosité les *Contes de l'au-delà* qui sont le gros succès de la saison. (Librairie F. Juven, 3 fr. 50)

M. Michel Corday fait paraître chez Fasquelle : les *Frères Jolidan*. Le sujet est nouveau et passionnant : l'opposition entre le comédien et l'auteur, l'importance accaparée par l'interprète au détriment du créateur et son prestige aux yeux de la femme. L'œuvre est de premier ordre. Ce roman, qui peut être mis dans toutes les mains, marquera une date dans la brillante carrière de Michel Corday.

VOYAGE EN FRANCE. 39e série : **Pyrénées, partie orientale,** par Ardouin-Dumazet. — Un volume de 340 pages, avec 25 cartes ou croquis. Paris, Berger-Levrault et Cie, éditeurs. — Prix : broché, 3 fr. 50; élégamment cartonné, 4 fr.

Les Pyrénées figurent pour trois volumes dans le grand ouvrage que M. Ardouin-Dumazet a consacré à la France, œuvre énorme dont le succès va grandissant.

Le 39e volume est consacré à la partie orientale de la chaîne, versant méditerranéen et vallée supérieure de l'Ariège. C'est une région assez peu connue encore, malgré l'attraction exercée sur les alpinistes par le superbe Canigou et les stations thermales. Aussi la description du pays offre-t-elle un vif attrait. M. Ardouin-Dumazet l'a entreprise en s'attachant à étudier à part chacune de ces vallées qui ont conservé une existence propre et dont les noms, peu familiers à la masse du public, ont conservé là-bas toute leur valeur : Vallespir, Conflent, Fenouillet, Capcir, Donézan, Cerdagne, etc., se révèlent à nous comme autant de petits mondes bien à part, décrits avec ce sentiment profond du pittoresque, qui est la marque de M. Ardouin-Dumazet.

Comme dans ses autres livres, l'auteur a su rendre vivants et intéressants des sujets en apparence ardus lorsqu'il a voulu faire connaître la situation économique du pays. Cela a tout l'attrait du roman, et c'est pourtant une série de choses vues, par un écrivain qui sait voir avec une rare acuité de vision.

AVIS ET COMMUNICATIONS

HYGIÈNE DE L'ÉTÉ

Pendant les chaleurs de l'été il faut éviter les boissons glacées et débilitantes. Pour calmer la soif, prenez dix gouttes de **Ricqlès** dans un verre d'eau sucrée; le **Ricqlès** assainit l'air, préserve des épidémies et de la cholérine. Exiger du **Ricqlès**.

Le TUE-SOURIS est infaillible.

THÉATRES

— A l'Opéra :

Faust sera chanté ce soir par MM. Scaramberg (Faust), A. Gresse (Méphistophélès), Riddez (Valentin) et Cancelier (Wagner), Mlles Demougeot (Marguerite), Arald (Siébel) et Goulancourt (Marthe).

C'est dans le rôle d'Elsa, de *Lohengrin*, que débutera mercredi, à l'Opéra, Mlle Dubel, engagée au commencement de l'année.

Le premier ouvrage que montera cette saison notre Académie nationale sera *Tristan et Yseult*, dont on a commencé les études.

— A la Comédie-Française :

Mme Silvain a joué hier soir, avec succès, pour la première fois, le rôle du Dauphin dans *Louis XI*.

Ce soir, Mlle Dussane interprétera pour la première fois Georgette dans l'*Ecole des femmes* et, pour la première fois également, M. Bruneau jouera Jodelet dans les *Précieuses ridicules*.

— A l'Opéra-Comique, le travail des répétitions reprendra, pour les artistes, le 20 août.

Il paraît à peu près certain que la première nouveauté que montera l'Opéra-Comique sera *les Armaillé*, de M. Doret, avec, comme principal interprète, Mme Marguerite Carré, qui, auparavant, chantera, pour la première fois à Paris, le rôle de Manon. Les reprises de *Xavière*, de Théodore Dubois, et de *Mme Chrysanthème*, de M. Messager, auront lieu.

— Au Gymnase, la réouverture se fera avec une reprise du grand succès de l'année dernière, le *Retour de Jérusalem*, de Maurice Donnay; puis viendront le *Friquet*, de Mme Gyp et M. Willy, pour les débuts, boulevard Bonne-Nouvelle, de Mlle Polaire; viendront ensuite, soit *Ces Messieurs*, de M. Georges Ancey, dont le principal rôle doit être confié à Jane Hading, soit la nouvelle pièce de M. Bernstein, le *Bercail*, avec Mme Simone Le Bargy.

— M. Marcel Prévost a deux pièces de théâtre en train : l'une assez avancée, l'*Heureux Ménage*, l'autre qui sera tirée de son prochain roman : la *Princesse d'Armingue*.

— La vente du théâtre de Belleville est fixée au 25 août, à deux heures, en l'étude de Me Hussenot, notaire, 333, rue des Pyrénées.

SPECTACLES DU LUNDI 8 AOUT

Opéra, 8 h. — Faust. — Mardi, relâche.
Français, 8 h. 1/2. — L'Ecole des femmes. — Les Précieuses ridicules.
Porte-St-Martin, 8 h. 1/2. — Electra.
Châtelet, 8 h. 1/2. — Les Pirates de la Savane.
Ambigu, 8 h. 1/2. — Les Cambrioleurs de Paris.
Nouveautés, 9 h. — La Main passe.
Marigny-Théâtre, 8 h. 1/4. — Marigny-Revue, Mealy.
Cigale, 8 h. 1/2. — Le Grain de Chouchoute.
Grands Magasins Dufayel. — De 2 à 6 h. Attract. variées.
Moulin-Rouge, 8 h. 1/2, tél. 508-63 The Toreador. Gne Galloia Ellen Baxone. Prince. Maurice Claudius.
Enghien, 11 min. de Paris, 152 trains par jour. Etablissement thermal. — Casino. — Ce soir : Concert symphonique.
Tour Eiffel. de 10 h. matin à 11 h. soir. Gde rest. au 1er étage, — Théâtre tous les soirs à 9 h. et en matinée à 3 h.
Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours.

SPECTACLES DU MARDI 9 AOUT

Opéra, relâche. — Mercredi, 8 h. — Lohengrin.
Français, 8 h. 1/2. — Le Père Lebonnard.
(Les autres spectacles comme lundi)

SPORT

Courses de Vichy

Le grand prix du Cercle international (100,000 fr., 2,000 m.) s'est couru hier devant un nombreux public, que l'attrait de cette intéressante épreuve avait attiré sur les bords de l'Allier. En effet, les sept concurrents de ce grand prix présentaient d'égales chances. La victoire est restée au fils de Flying-Fox, Gouvernant, à M. Edmond Blanc (Ransch), battant de deux longueurs, facilement, Rataplan, 2e et Hébron, 3e.

Pari mutuel : au pesage, 12 fr. et à la pelouse, 14 fr.

Les autres épreuves de la journée, qui ne manquaient pas d'intérêt, ont été gagnées :

Le prix de la Source de l'Hôpital (2,500 fr., 900 m.) par Tempé, au baron de Waldner (P. Peborde); Gig Dancer, 2e, Stamboul, 3e.

Pari mutuel : 22 fr. et 12 fr.

Le prix de la Société sportive d'Encouragement (4,000 fr., 2,600 m.) par For Ever, au comte de Fels (Bartholomew), battant Red River 2e, et Mitte 3e.

Pari mutuel : 8 fr. et 15 fr.

Le prix de la Société d'Encouragement (3,000 fr., 2,000 m.) par Martagny, à M. James Hennessy (Robert); Madame prenait la 2e place et Oasis la 3e.

Pari mutuel : 8 fr. et 7 fr.

La journée se terminait par le 1er prix de la Société des Steeple-Chases de France (4,600 fr., 3,400 m.), que Moulin Neuf, à M. Zaffropulo (Bates), a gagné de très loin, Gormantzar 2e et Vitellius II 3e.

Pari mutuel : 8 fr. 50 et 9 fr.

Courses de Caen

Hier, première journée de la réunion caennaise qui semble s'annoncer aussi bien que possible. Beaucoup de monde, en effet, malgré le temps incertain, et programme bien rempli.

Le prix du Conseil général (3,000 fr., 1,500 m.), a été gagné par Contadina, à M. Veil-Picard (Bellhouse), battant de deux longueur Fée Dodo, 2e, et Mage, 3e.

Pari mutuel : au pesage, 15 francs et à la pelouse, 12 fr. 50.

Chaldée, au baron Foy (Bellhouse) a enlevé facilement la prix de la Société sportive d'encouragement (4,000 fr., 2,500 m.), le 2e était Paquita II et le 3e Tara.

Pari mutuel : 48 fr. 50 et 46 fr..

Le prix de la Ville de Caen (6,000 fr., 2,300 m.) a été pour Abilène, à M. Veil-Picard (Beaumé), battant La Tartine, 2e, et Royalty, 3e.

Pari mutuel : 122 fr. et 85 fr.

Le poulain de M. Veil-Picard, Demetrius (Bellhouse), a gagné facilement de deux longueurs le prix du Premier pas (8,000 fr., 900 m.), 2e Antilope et Oronge 3e.

Pari mutuel : 35 fr. 50 et 34 fr. 50.

Le prix de la Société d'encouragement (10,000 fr., 3,000 m.), avait réuni quatre partants. Nature, au prince Murat (Wilson), l'a emporté comme elle a voulu sur ses adversaires, Grand-Duc 2e et Boudeuse 3e.

Pari mutuel : 6 fr. et 6 fr.

Hexamètre, à M. Debray (Atkinson), a clôturé cette première réunion en gagnant de six longueurs le steeple-chase (4,000 fr., 4,500 m.), 2e Vespetro et Luchon II.

Pari mutuel : 22 fr. 50 et 26 fr. 50.

C'est avec plaisir que nous avons vu ce matin à l'*Officiel* la nomination de M. Lallement, le sympathique secrétaire général de la Société des steeple-chases de France, comme chevalier de la Légion d'honneur.

L. G.

COURSE DE CANOTS AUTOMOBILES

C'est aujourd'hui que doit se disputer la course internationale de canots automobiles de Calais à Douvres, organisée par l'Automobile-Club de France.

Le ministre de la marine et Mme Pelletan sont arrivés à Calais, hier, dans l'après-midi, et ont visité l'exposition des canots dans le bassin Carnot. Aujourd'hui ils assisteront à la course, qui sera ainsi, en quelque sorte, une consécration officielle du yachting automobile. La course Calais-Douvres est ouverte aux embarcations de toutes nationalités, de toutes dimensions, employant tous systèmes mécaniques de propulsion. Les canots sont répartis en deux catégories : *racers* ou canots de course, *cruisers* ou canots de plaisance. Une série supplémentaire est ouverte aux bateaux de pêche.

31 canots ont été engagés, dont 20 français, 9 anglais, 2 belges.

BULLETIN COMMERCIAL

DÉPÊCHES COM